

Cinéma



L'acteur Shaïn Boumedine, charismatique dans le nouveau film d'Abdellatif Kechiche, «Mektoub, my Love: canto uno». DR

Abdellatif Kechiche divise la Mostra avec «Mektoub, my Love»

Il s'agit du premier volet, de trois heures, d'une œuvre qui en comportera plusieurs. C'est l'un des chocs de cette 74e Mostra

Pascal Gavillet Venice

Il en va ainsi des grands films. Ils ne font jamais l'unanimité. Ou alors rarement. Abdellatif Kechiche en sait quelque chose. A l'obtention de sa triple Palme d'or cannoise pour *La vie d'Adèle* en 2013, une polémique autour du traitement infligé à ses actrices avait surgi dans la foulée. Quelques années plus tôt, en 2010, la présentation à Venise de *Vénus noire* avait divisé les festivaliers et laissé les jurys indifférents. Pas un seul prix pour cet immense film. L'expérience va-t-elle se réitérer cette année? Rien ne l'exclut.

L'accueil réservé à *Mektoub, my Love: canto uno*, mélange d'applaudissements nourris et de sifflets, laisse présager de nouvelles dissensions autour de la démarche de Kechiche. Et cela d'autant plus que le film est arrivé au Lido précédé d'une polémique qui remonte au mois d'avril, soit à peu près au moment où a été dévoilée la liste des films choisis pour Cannes. Là, pas de Kechiche. A cause d'un contrat liant le réalisateur à France Télévisions, qui l'avait signé pour la réalisation d'un film. Le problème, c'est qu'il a beaucoup tourné et qu'il a de la matière non pas pour un seul film, mais pour deux, ce qui contrevient au

contrat initial. Hier, lors d'une conférence de presse un rien houleuse, Kechiche expliquait l'affaire en termes simples: «Il s'agit d'une œuvre en plusieurs volets. Les deux premiers ont été tournés. J'espère à présent réaliser le troisième après Venise.» Etrange sentiment, que suggère cette trilogie, ou tétralogie selon le nombre de volets finaux, en train de se faire.

Fluidité sidérante

Le premier volet, *Mektoub, my Love: canto uno*, est donc en compétition pour le Lion d'or vénitien. Et il s'agissait clairement du film le

plus attendu du concours. Et l'un des plus longs, 180 minutes. A durée exceptionnelle, horaire hors-norme. C'est à 8 h 15 du matin que le film a été dévoilé dans une salle pas tout à fait comble, la fatigue ayant eu raison de bon nombre de festivaliers. Dès les premiers plans, l'évidence s'impose. Comme dans *La vie d'Adèle*, comme dans *Vénus noire*, comme dans *La graine et le mulet*, Kechiche ne va pas nous lâcher ni se détacher de ses personnages.

Il filme la vie d'un groupe de jeunes, dans le sud de la France en 1994, avec une fluidité sidérante,

travaillant sur la durée et les visages dans un mouvement torrentiel qui ne s'arrête jamais, et qui raconte l'amour, l'amitié, la famille, les jalousies et les déceptions au sein d'une bande au sens large. Du foisonnement naît le naturalisme, des acteurs jaillit une vérité. La vérité de Kechiche, implacable gestionnaire de séquences, immense directeur d'acteurs (et tant pis s'ils en souffrent durant le tournage, comme certains le racontent ensuite), génial découvreur, voire accoucheur de talents. *Mektoub, my Love*, c'est donc avant tout l'éclosion de plusieurs actrices douées et belles comme le jour - citons Ophélie Bau et Lou Luttiau - et de jeunes comédiens plus radieux que le soleil, à l'image du héros du film, le charismatique Shaïn Boumedine, dont le regard fixe le point de vue de tout le film.

Saisir l'insaisissable

Mais c'est aussi une manière unique de dire le destin, de mettre en scène le karma, de saisir l'insaisissable, ce tourbillon de la vie qui a parfois des airs de liberté. On en ressort essoufflé, frustré que cela ne dure pas plus longtemps, d'autant plus que l'histoire semble s'arrêter au milieu de rien. Puis on se dit qu'on n'a pour ainsi dire jamais vu cela ailleurs et que Kechiche est décidément unique en son genre. On ignore quand le film sortira, s'il sera primé - évidemment qu'il mérite le Lion d'or! Et si le deuxième volet sera rapidement monté. Et encore moins si son financement est assuré. La présence au générique du producteur genevois Michel Merkt, honoré le mois passé à Locarno, devrait certes nous rassurer. Pour l'instant, le miracle, c'est que ce film existe.

Aronofsky, une déception

● Avec Kechiche, Darren Aronofsky était l'autre grand attendu de Venise sur ce Lido où il avait remporté le Lion d'or en 2008 pour *The Wrestler*. *Mother!* (ou plutôt *mother!* avec un «m» minuscule) est pourtant de loin son pire film. C'est une ratatouille horrifique avec Jennifer Lawrence et Javier Bardem, couple pris dans un cauchemar suintant les effets spéciaux à défaut d'autre chose. Sans structure préétablie, cette assommante cacophonie se réduit à des platitudes gore, à des portes qui claquent et à des comédiens qui grimacent. On aurait espéré des injections surréalistes ou, à défaut, un film d'horreur dans la lignée de *La maison du diable* de Robert Wise. Mais le soufflé se dégonfle. Voilà, pour l'instant, le film le plus hué de la Mostra.

De son côté, Hirokazu Kore-eda,

qui fréquente les grands festivals depuis de nombreuses années, n'a toujours rien remporté. Ni Lion, ni Palme, ni Ours. *Sandome no satsujin* (*The Third Murder*) inversera-t-il la tendance? C'est une option qui satisferait a priori tout le monde. Très classique dans sa forme, avec ses cadrages rigoureux, sa mise en scène impeccable et son rythme assorti au jeu des comédiens, *The Third Murder* est une variation sur un genre casse-gueule, le film à procès. Quand bien même les séquences au tribunal sont au fond peu nombreuses. On se balade dans la neige, dans des bureaux plus ou moins accueillants, dans un parloir où auront lieu quelques retournements... L'un des films les plus aboutis de ce maître japonais. Ainsi fait, Kore-eda est presque assuré d'être primé. **P.G.**

Le général Dufour revit à Contamines

Théâtre

Le spectacle en hommage au grand Genevois intéressera tous les curieux d'histoire

Au difficile exercice du théâtre d'histoire, Jean Winiger et ses comédiens tirent plutôt bien leur épingle du jeu. Donné mercredi pour la première fois, le spectacle *Dufour chez Dufour* bénéficie d'abord d'un cadre naturel de grande classe. On est assis devant la façade côté jardin de la maison où vécut le général Dufour à la rue de Contamines.

Installé sous tente et sur un gradin, le public voit revenir chez eux avec étonnement les fantômes du général genevois, de sa femme Suzanne et de leurs quatre filles. Un ami de la famille, Adolphe Pictet junior, et un confrère du général, le colonel Rilliet-Constant, reprennent vie eux aussi.

Le texte de Jean Winiger fourmille de citations authentiques, puisées dans la correspondance de Guillaume Henri Dufour. Les propos des personnages plongent le spectateur dans l'histoire genevoise et suisse du milieu du XIXe siècle, réunissant un maximum de renseignements en un temps record. Cela donnerait un peu le tournis sans le recours à la musique, qui allège opportunément la leçon d'histoire.

Les rôles des demoiselles Dufour étant tenus par une pianiste et des cantatrices, les intermèdes se succèdent, tirant tantôt vers Offenbach (*La Grande-duchesse de Ge-*

rolstein), tantôt vers Berlioz (*Le Spectre de la Rose*), en passant par Liszt, que le général avait rencontré à Genève. Ces voix agréables, accompagnées par la pianiste jouant dans l'encadrement d'une fenêtre du salon, rappellent les concerts donnés à domicile, dans la bonne société de jadis.

Jean Winiger incarne lui-même le général Dufour, avec un certain panache, c'est le cas de le dire, qu'il soit en civil ou en uniforme. Si Rilliet-Constant tente un moment de juger l'officier avec sévérité, les faits historiques parlent pour le parfait gentilhomme qu'il fut. Son humanité et sa perspicacité évitent que les Suisses s'entre-tuent en 1848. Le spectacle permet de comprendre, avec clarté et un suspense bien amené, ce que fut vraiment cette guerre du Sonderbund gagnée grâce à Dufour.

Sur les multiples talents de l'homme, sur leur application pour le plus grand profit des Suisses et des Genevois, on apprend aussi beaucoup au fil des scènes de *Dufour chez Dufour*. Avec pour conseiller l'historien Jean-Jacques Langendorf, spécialiste du général, Jean Winiger a su puiser aux meilleures sources. Monté courageusement avec peu d'aide et sans argent public, accueilli par la Fondation Dufour qui en a eu l'idée, ce spectacle mérite de trouver son public à Genève et plus loin à la ronde.

Benjamin Chaix

Jusqu'au 17 septembre du mardi au samedi à 20 h, le dimanche à 17 h. Rés. 026 466 46 06

Une fresque géante colore Plainpalais



A Plainpalais, l'artiste Serval et son équipe peignent deux pyramides géantes sur les façades du projet «ZUP». MAGALI GIRARDIN

Art contemporain

Serval, artiste, notamment graffeur, a été mandaté pour donner vie aux façades du projet «ZUP»

L'immense bâtisse couvrant le skate parc de Plainpalais a déjà de quoi intriguer. Les façades de bois nu montent si haut dans le ciel qu'on se sent tout petit parmi les usagers en roulettes. Ici même, du 20 septembre au 11 octobre, sera présenté le spectacle *ZUP*, dédié aux arts de la glisse, avec bikers, skaters et danseurs. Mais pour l'heure, s'il est déjà question de ballet, il concerne une poignée de peintres, tout affairés à un curieux labeur.

Munis de rouleaux à rallonge, perchés sur les plates-formes d'élevateurs, ils appliquent sur les lambeaux de grandes plages de couleurs unies. Bleu profond, rouge électrique, violet de velours, turquoise... Chacune des deux façades accueille une forme précise: ce sont deux triangles géants, l'un avec la pointe vers le haut, l'autre plongeant vers le sol. Lorsque les à-plats auront été posés, il sera temps pour les graffeurs de sprayer formes et figures. La fresque ainsi travaillée

sera achevée le 18 septembre. L'œuvre, monumentale, a été commandée à l'artiste genevois Serval, également graffeur au long cours. Pour *ZUP*, il a reçu carte blanche. «La fresque reprend le principe du diamant, qui détermine la structure du bâtiment. Il s'agissait également de travailler avec le bois, l'habiller plutôt que s'imposer dessus. Quant aux couleurs, elles évoquent le monde nocturne propre à Plainpalais.»

D'un bâtiment brut, éphémère, Serval a tiré son parti: «L'esquisse a été faite au scotch plutôt qu'à la ligne de craie. La dernière étape sera une intervention au spray, entre figures abstraites, dans une moindre mesure figuratives, avec la collaboration d'un autre artiste, Jazi.» Et Serval d'ajouter: «Pareilles interventions sont courantes ailleurs, moins à Genève. Une telle carte blanche, sans être limitée par un thème imposé, est une aubaine.»

Fabrice Gottraux

Fresque géante, toutes nos photos sur www.zup.tdg.ch